Chapitre 1

Le flot inattendu

Il est minuit. À travers les hublots situés au-dessus de l'aile de l'avion, j'aperçois la lune qui inonde de sa pâle clarté un immense tapis de nuages semblables à des galets. À l'intérieur, seuls quelques faibles spots sont allumés, ainsi que les voyants lumineux indiquant « Sortie ». L'hôtesse avance tranquillement dans l'allée avec une couverture qu'elle va donner à un passager. L'homme et la femme qui ont pris place à côté de moi semblent dormir. Je le suppose car cela fait un bon moment déjà qu'ils ne remuent pas. J'essaie de détendre mes jambes dans l'espace réduit qui m'est alloué, mais elles ne peuvent s'y allonger. Le siège est trop étroit, l'oreiller trop petit pour permettre à ma tête de s'y enfoncer confortablement en s'appuyant contre le haut du siège. Malgré le vrombissement doux et régulier des moteurs, je n'arrive pas à m'endormir.

La femme assise à mes côtés change de position, ouvre son sac à main, en retire quelque chose et s'adosse à nouveau. L'homme bouge à son tour. Aucun des deux ne prononce une parole. J'entends un petit déclic, puis je vois la flamme d'un briquet que mon voisin approche de la cigarette de sa compagne. L'espace

d'un instant, mon regard se pose sur sa main, ses doigts… les articulations, les poils qu'illumine la petite langue de feu. La femme aspire une bouffée, puis rejette une fine colonne de fumée. Un autre déclic. Obscurité.

J'imagine que pour eux, les gestes qu'ils viennent d'accomplir sont ordinaires, presque insignifiants. Mais pour moi, assise près du hublot et fixant du regard les étoiles suspendues dans le ciel froid, ils évoquent un monde à jamais disparu. Un homme et une femme. Ensemble. La main de l'homme tendue pour aider la femme.

Je voyage seule. Je suis veuve. Je revois encore une autre main, légèrement plus forte que celle de mon voisin, avec des doigts vigoureux pour lutter et travailler le bois, des doigts sûrs pour dessiner, tendres pour caresser. Je revois aussi les ongles coupés courts, et le dos velu de cette main. L'homme à qui elle appartenait s'en est allé il y a plus d'un an. C'est déjà si lointain que j'ai du mal à me souvenir de ce que j'éprouvais quand sa main me touchait, ou quand je mettais ma main dans la sienne.

J'appuie mon front contre le hublot ; une vague puissante déferle sur moi et m'engloutit, comme elle l'a fait des centaines de fois au cours de l'année écoulée. Il y a cependant tant de personnes qui sont plus à plaindre que moi ! C'est ce que je me dis dans ces moments-là. Combien j'ai été heureuse d'avoir été femme, même pour une brève période ! Malgré cela, il arrive qu'au moment où je me rends à mon travail, généralement sereine, parfois même joyeuse, ce flot m'envahit soudain, de la manière la plus inattendue, aux endroits les plus imprévisibles et pour les raisons les plus absurdes. Cette marée qui déferle, c'est le sentiment de solitude.

Quinze ans plus tard, je me retrouve veuve pour la deuxième fois. J'ai déjà pleuré toutes les larmes de mon corps avant que mon mari ne meure, tandis que j'étais témoin des ravages opérés

par le cancer qui le minait. D'une manière générale, pour le chrétien, les obsèques sont l'occasion d'affirmer le triomphe de la vie sur la mort ; dans mon cas, elles furent une célébration de la joie, car mon mari reposait enfin en paix, libéré de ce qu'il appelait son « corps méprisable ».

Je n'éprouve pas le besoin de pleurer, sinon de joie à la pensée que Christ a sonné le glas de la mort elle-même. Je n'ai pas versé de larmes à l'enterrement de mon premier mari. Cela a dû paraître étrange pour les personnes présentes. « Elle a un bloc de pierre à la place du cœur ! » se sont-ils probablement dit. Je ne suis pourtant pas la seule à avoir fait cette expérience. Il arrive souvent que ceux qui viennent d'éprouver la plus grande perte reçoivent une mesure particulièrement généreuse de grâce, de miséricorde et de paix. Cela ne signifie évidemment pas qu'ils ne pleurent jamais. Mais ils ne sont pas anéantis. Ceux qui observent la personne en deuil, qui prient pour elle et essayent de se mettre à sa place, trouvent son sort presque insupportable. Ils ne sont parfois pas en mesure de contrôler leur émotion et donnent libre cours à leurs larmes, parce que dans leur imagination, ils n'ont pas su reconnaître l'efficacité de la grâce dans le cœur de la personne éprouvée.

C'est ce qui s'est produit dans mon cas, lors des funérailles. La paix que Dieu donne dépasse toute compréhension. Je me sens portée par les prières ferventes comme sur des ailes puissantes, bien au-delà du chagrin.

Et puis soudain, au moment où je prends un objet sur les rayons d'un supermarché, la vague m'envahit sans crier gare et je me mets à sangloter. Heureusement, personne ne semble le remarquer. Si quelqu'un devait s'en rendre compte, l'explication : « Mon mari est décédé il y a trois mois », le satisferait-elle *ici, au rayon épicerie* ?

Pour nous rendre dans la salle à manger de l'hôtel, nous devons traverser le bar-discothèque. Le bruit est si assourdissant qu'on ne saurait dire si c'est vraiment de la musique, et la fumée si épaisse qu'on ne distingue pas qui fait ce vacarme ; dans les lumières tournoyantes et réfléchies à l'infini par de petits miroirs, on aperçoit des formes humaines qui se contorsionnent sur l'aire de danse. Hommes ou femmes ? Leur habillement ne permet pas toujours de le savoir. Ils ne se touchent pas. Ils agitent beaucoup leurs bras d'avant en arrière, et de haut en bas ; ils pivotent sur eux-mêmes, se déhanchent et se démènent en tous sens. De temps en temps, l'un donne un coup de coude à l'autre pour lui rappeler qu'il ou elle a un partenaire. Quelques hommes sont agglutinés près de la porte. Quatre femmes sont assises sur les tabourets, un peu à l'écart ; elles sont accoudées au bar, leurs jambes généreusement découvertes, les mains occupées à jouer avec des verres, leurs yeux scrutant la pièce. Dans leur regard, on lit la solitude, cette solitude profonde que l'on ressent au milieu d'une foule dans laquelle on cherche désespérément quelqu'un qui « réponde ».

Nous sommes le samedi soir. C'est le moment et le lieu où les célibataires se retrouvent dans ce village de campagne. Nous (mon troisième mari et moi) faisons halte, observons la scène pendant quelques instants, et poursuivons notre chemin. Nous prenons place dans la salle à manger, reconnaissants pour le calme qui y règne, reconnaissants aussi de n'avoir pas à nous joindre à cette foule de solitaires. Nous nous avons mutuellement, et ce pour la vie, une vie commune plus longue cette fois-ci, s'il plaît à Dieu.

Pourquoi ces gens sont-ils venus ? Peut-être pour un repas ou pour cette « musique », si on peut l'appeler ainsi. Ils ne se sont pas fixé des rendez-vous. Ils sont là comme des chasseurs isolés. Que faire d'autre le samedi soir dans un tel village ou même dans la capitale, si vous êtes seul ?

À Toronto, par exemple, d'après un article paru dans la revue d'une compagnie aérienne, il existe d'autres possibilités.

Vous pouvez fréquenter un club de célibataires, vous adresser à une agence qui vous propose des rendez-vous galants, vous inscrire à un club de danse ou à un club de gastronomes ; si vous désirez cultiver vos manières, vous pouvez faire une expérience nouvelle, basée sur l'art de faire la cour autour de bons petits plats. Toutes les six semaines, vous aurez le loisir de prendre l'un des quatre menus raffinés à la table de votre choix en compagnie de cinq ou six nouveaux visages. Si vous êtes prêt à dépenser l'équivalent de 530 euros, vous pouvez offrir l'inscription à six personnes du sexe opposé (ou du même sexe, si vous préférez), et apprendre comment vous tenir, comment vous habiller, et comment engager et nourrir une conversation de manière à les séduire à coup sûr.

Dans d'autres agences, une hôtesse apparie les invités et met à leur entière disposition pour toute la soirée un domestique en livrée. « Ils peuvent passer leur temps à se prélasser ensemble au bord de la piscine ; ils peuvent prendre tous leurs repas ensemble. La seule chose qui leur soit interdite, c'est de pénétrer dans leurs chambres respectives. Ces conditions propices n'ont cependant jamais abouti à la formation d'une seule union sérieuse et durable. » Tel est le constat désabusé de l'hôtesse.

Près de chez nous, un grand magasin d'alimentation patronne des nuits pour célibataires… Il suffit d'ouvrir nos journaux et nos revues aux pages réservées aux rencontres et aux messages personnels pour prendre la mesure du désespoir qui s'empare des femmes et des hommes plongés dans la solitude. Comment gérer la solitude ?

Table des matières

1. Le flot inattendu 3
2. Tourmente et tendresse 9
3. La solitude est un désert 13
4. La souffrance du rejet 19
5. Tous mes désirs sont devant toi 25
6. Le don du veuvage 31
7. Sous les mêmes auspices 37
8. Le divorce : l'humiliation ultime 43
9. Un amour suffisamment fort pour blesser 47
10. La mort : un nouveau commencement 53
11. Le prix est exorbitant 61
12. L'honneur immérité 71
13. Mariée et pourtant seule 75
14. Aimer, c'est accepter 85
15. Un champ qui renferme un trésor 91
16. Prépare-moi un gâteau 99
17. La gloire du sacrifice 107
18. Communier aux souffrances de Christ 113
19. Une paix étrange 121
20. Aide-moi à ne pas désirer tant 129
21. Transformez votre solitude en prière 137
22. Comment tuer l'attente ? 143
23. Le chemin vers la sainteté 153
24. La maturité spirituelle conduit à l'enfantement spirituel 159
25. Une vie échangée 165
26. Une porte d'espérance 169